

## LES BARAQUES

Elles étaient quatre autrefois, ou même cinq, si l'on compte une cahute intermédiaire placée en renforcement parmi les autres. Les quatre premières formaient un mini-voisinage allant de l'ouest pour la plus grande, à l'est pour la plus petite. Une cabane demeurait solitaire à quelque dix mètres dans cette même direction, qui rompait un peu avec l'alignement des autres. On la trouvait sans fenêtre, elle servait de dépôt. Et toutes elles étaient en planches mises verticales, et les toits pentus étaient couverts de tôles plates qui rouillent avec le temps. Les fenêtres n'étaient pas nombreuses. Arrivant face au nord tu n'en découvrais qu'une par façade pour trois d'entre elles du voisinage, tandis que la plus petite, en renforcement, n'avait qu'une porte.

C'était là une habitation de belle saison, lointaine, placée au cœur du Risoud français. Et pourtant l'on n'y était pas plus isolé qu'ailleurs, puisque nombreux étaient-ils à l'époque, au début du XXe siècle, Suisses ou Français, à venir s'y promener les dimanches quand il fait beau. On disait les Baraques, ou les Cabanes. On en avait fait un but régulier de promenade. On mettait sa plus belle robe pour les dames qui se coiffent avec des chapeaux bizarres, comme s'il y avait de grands oiseaux blancs collés en surface. Mais quelle élégance ! Et les hommes aussi avaient des chapeaux, mais tout ronds dessus, à l'italienne. Et même les plus jeunes en portaient, signe certain que l'on est soi-même du monde et que maintenant l'on sait y faire. Quelle fierté. Et chacun ainsi s'est habillé du dimanche pour aller se promener. On a des bâtons, des cannes. On s'est assis sur l'herbe et l'on se ravitaille. On a étalé un pique-nique au milieu. On voit un pot d'eau en porcelaine, une bouteille à moitié entamée. On regarde un photographe quelconque. On le fixe avec une sérénité qui ne peut qu'être celle du dimanche où l'on a le temps. Non, rien aujourd'hui ne presse. Pour aller où ? Ici l'on est parfaitement à l'aise, il fait beau et chaud malgré l'équipement que l'on a, l'air est bon, pas de bruit. On est tranquille. On discute. Non, rien ailleurs ne nous attend.

C'étaient donc les Baraques, lieu mythique et non pas sauvage malgré sa solitude au cœur de la grande forêt. On le connaissait dans toute la Vallée. On l'appréciait. On s'y rendait une fois l'an au moins. Et si on ne le faisait pas, il semblait qu'il manquait quelque chose à sa saison. C'était comme pour les gens de l'autre bout qui ne pouvaient se passer de monter une fois par année à la Dent de Vaulion. Une coutume certes, et presque sacrée, mais aussi un besoin. Il le faut. Ces espaces amis nous appellent.

Un siècle plus tard nous avons voulu retrouver les Baraques. Le but premier était le Chalet-Brûlé que nous trouvâmes après une errance calculée parmi les vastes forêts du Risoud. L'endroit est tourmenté à souhait. Nous avons découvert le Creux des Lances, nom étrange, presque mystérieux. Nous en avons visité le fond, une cavité permet aux eaux de s'y engouffrer les jours de gros orages, car par temps ordinaire ici pas le moindre filet d'eau. Puis nous

étions remontés sur la pente opposée pour reprendre notre marche au travers des forêts, et enfin, après avoir retrouvé un chemin, nous découvrîmes le Chalet - Brûlé, si loin des zones habitables, presque déjà un peu abandonné. Il doit être sinistre les jours de pluies avec son grand toit rouillé. A se demander peut-être ce qu'il fait là et s'il a encore un rôle. Il signifie un vieux passé d'alpage mais n'est plus capable de poursuivre encore dans une tradition vieille de trois ou quatre siècles. Des choses ici se meurent qui ne renaîtront pas.

Nous poursuivîmes. Nous suivions des chemins. Nous prîmes bientôt à angle droit pour nous en aller contre la frontière. Cent mètres à peine et une grande clairière s'ouvrait. Quel enchantement, que dis-je, quel émerveillement ! C'était mieux que tout ce que nous avons pu connaître de cette vaste montagne au cours de trente ans d'errance. Presque la terre promise ! La clairière était certes étroite, mais en contre-partie longue qui s'étirait en direction du point le plus haut de cette vaste zone. Mais ce qui nous retint d'emblée, ce fut l'herbage. On ne l'avait ni fauché ni pâturé. Il était encore intact, droit sans que rien de l'homme ou du bétail ou même des éléments naturels ne l'ait abîmé. Il était jaune ainsi que les blés, à peine un peu roux déjà. Il ondulait sous la brise légère de l'après-midi. Il oscillait. Il vibrait dans ses couleurs étonnantes de beauté et cet aspect compact qu'il a. Aucune plante parasite n'y avait poussé, aucun sapin n'y avait pris racine. Seules trois grandes plantes séparaient la clairière en deux parties inégales dont nous nous étonnions qu'elles aient pu exister ainsi au cœur de la forêt. Et puis bientôt, là-bas, à main gauche, à deux cents mètres, des bâtisses en lisière de forêt signalaient présence humaine. Nous nous en approchâmes aussitôt pour les découvrir telles qu'elles étaient autrefois, mis à part qu'ils n'en restait plus que deux, la grande à l'ouest et la plus petite à l'est. Mais tout cela, on le voyait aussitôt, n'était pas vétuste, mais entretenu. Et toujours ces planches verticales aux façades qui avaient contribué à ce que l'on donne le nom de cabanes, ou de baraques, à ces constructions, non pas éphémères, mais apparemment fragiles. De l'herbe ici était fauchée. On sentait une présence humaine régulière, non pas assurément de tous les jours, mais des fins de semaines, comme aujourd'hui où l'on monte et fait œuvre utile. Un entretien qui fait plaisir. La grande croix que l'on voyait autrefois sur une éminence de la clairière par contre avait disparu pour ne plus laisser place qu'à un monument religieux plus discret.

Nous nous arrêtâmes près des baraques. Avait-on encore les mêmes idées que jadis, poursuivions-nous les mêmes rêves d'un coin secret où l'on se repose, où l'on pourrait vivre seul sans voir personne pendant des semaines alors que l'on ne serait pas malheureux ? La beauté extraordinaire du site aurait pu le faire croire, tandis qu'en réalité nous savions qu'il n'en était rien et qu'ici la vie serait dure même en été, et impossible pendant l'hiver. Car malgré que ces herbes pourraient te faire croire à des céréales, s'apparentant à elles par leurs couleurs dorées, en cette altitude le climat est impitoyable. Et si tu jouis d'un jour de beau, tu découvres que celui-ci sera payé aussitôt par une semaine de

pluie et de froid qui te glace l'échine. Et puis l'on a vite la neige, et alors se découvre dans son ampleur effrayante cette impression poignante d'avoir été coupé du monde et de demeurer seul pour affronter des éléments hostiles aux hommes. On se terrerait des jours entiers dans l'intérieur de la grande cabane de laquelle on ne ressortirait que démoralisé. Car qui ferait-on ? Philosophier sur le sens de notre existence, sur cette vie qui passe et qui pas plus aujourd'hui que hier ne nous a dit de quoi elle est faite, s'il elle a un but ou si au contraire elle est inutile et sans importance ?

Nous avons enfin découvert les Baraques que nous avons pu croire détruites depuis longtemps. Au contraire, elles avaient survécu à toutes les vicissitudes de l'histoire et nous offraient encore aujourd'hui leur poésie étrange dont il est impossible de restituer la magie par la grâce d'un quelconque papier. C'est sur place qu'il faut aller pour les rencontrer, mais surtout pour les comprendre et les aimer.



L'annexe, le fils et la fille et les quatre heures qui nous attendent...



La croix placée sur une petite éminence à quelques pas de là...  
Et maintenant place au passé grâce aux formidables documents photographiques prêtés par notre ami Eugène Vidoudez, reproduits ici avec son autorisation et que nous profitons de remercier vivement.



Un beau dimanche aux cabanes au début du XXe siècle avec quelques jolies dames et demoiselles, que demander de mieux. Bigre, ces toilettes, quelle classe, et ces chapeaux !



Pas fameuse, fameuse, cette photo, mais l'original ne nous a guère permis de tirer mieux. On découvre cependant de manière très détaillée l'ensemble des baraques qui semblent avoir été quatre, ou cinq si l'on compte un petit élément en renforcement entre la première et la troisième.



Les années passent, la croix demeure, mais celle-ci toutefois d'une toute autre dimension...



Une immense coupe de bois faite dans une clairière, probablement à proximité des cabanes, mais en un endroit que nous ne pouvons situer. On admirera la petite cabane de bûcheron à gauche. Peut-on dater ce document de 1913, quand se faisaient les grandes coupes signalées par S. Aubert ?